L'enfer de *Dante*

Celui dont l'esprit est en repos possède toutes les richesses", écrivait Henry Thoreau, l'ascète. Heureux qui pénètre dans la forêt doué d'une attention généreuse aux choses, offert à la variété du monde. Fuir les sentiers piétinés pour inventer le chemin de ses pas, trancher les bois au travers, par une manière libertaire d'aller. Le marcheur prend son temps et se moque de l'horloge, il est maître de son souffle et, mendiant de solitude, ne doit rien à quiconque. Heureux qui ressent sous ses pas l'écrasement blet d'une vesse-de-loup, le craquement d'une pomme de pin qui se moule dans le sol aiguillé. Il redevient l'enfant qu'il était, sensible à la rugosité des écorces, aux effluves de terre, saisi de plaisir et d'un peu d'angoisse à la croisée des chemins, car, redevenu enfin l'homme des belles occasions, flâneur de circonstance, il est l'esclave du hasard, ravi par la liberté de ses sens.

C'est à l'entrée du chemin, sous deux arbres jumeaux, que le sentier débute dans des lueurs de tunnel, alors qu'au loin le disque lumineux prévient d'une clairière. Un vide peuplé où flambe le feu rose des grands épilobes. Les rochers restent invariablement spongieux sous cette sapinière d'ombre, et l'avenue, large, file droite tout à coup. La forêt offre les œuvres qu'elle compose.

La valeur d'un paysage, l'émotion qu'il répand, est d'abord le fruit de la confrontation du spectacle qu'il donne et de l'âme qui marche à sa rencontre.

Un guide Denecourt élimé mais à la reliure encore solidaire, chiné sur les tréteaux d'une brocante dans je ne sais plus quel village bornant la forêt – était-ce Samois-sur-

Fig. 1 - "...C'est lourd, dur, c'est tout ce qu'on veut ! fait-il, grillant le bout d'une cigarette." - Hortense lors d'une démonstration pour les AFF en 1996. (photo G. Beaux)

Seine ? – m'avait captivée. La promenade du Long-Rocher était présentée comme le plus impressionnant chaos de la forêt de Fontainebleau. Le sylvain écrit: "*Nous avons baptisé ce parcours l'Enfer-de-Dante. Et en effet l'aspect des rochers a paru tellement sombre ici, âpre, sauvage et grandiose, que nous avons cru le généraliser sous un titre saisissant. Les troncs sveltes et flexibles des milliers de pins qu'on y voit rappellent les ombres qui se pressent en foule dans le terrible séjour noir décrit dans le poème de Dante !*"

Découvrant un peu plus tard que cette promenade avait été la dernière "inventée" par le marcheur poète en 1867 – il était âgé alors de soixante-dix-neuf ans – je décidai de m'y rendre. Alléchée par la nouveauté, par l'envie curieuse de mesurer si mes émotions seraient à l'aune de celles du sylvain décrivant "*le labyrinthe de tous les dangers*". Je me souviens avoir hésité un peu au moment d'entrer dans la forêt ce matin-là tant les nuages étaient bas et lourds, ciels d'orage. J'avais pensé, bravache : sinistre pour sinistre, autant en profiter. Je m'équipai donc, munie de mon antique livret Denecourt et d'une carte IGN 1/25000 que je glissai dans la poche de mon imperméable au dernier moment.

Plantée sur une prairie taillée ras près du village de Bourron-Marlotte, la maison forestière de la Grande-Vallée est enfermée dans un enclos grillagé, elle est austère, malgré la vigne vierge qui recouvre une partie de sa façade. De l'autre côté de la route : la forêt. Et sur un tronc, à main gauche, une balise peinte, le 11 bleu est mon repère, désormais.

Route de la Grande-Vallée... N'était la lumière éteinte de ciels de pluie, rien n'inspire l'inquiétude ici, la forêt se présente comme il faut, ni trop dense, ni trop ouverte, seulement peuplée de chênes dans la fleur de l'âge, allègres et coiffés de houppiers déployés. Au loin, la silhouette d'un cavalier et d'un cheval sur le chemin, un pic, drôle d'oiseau, percute une écorce. Le sable gris, imbibé des orages des jours derniers, est doux au pas, un luxueux parfum de combustion de feuilles mouillées m'enivre lentement.

Le sentier se scinde en deux, mais la balise bleue invite à gauche. Les lettres bombées sur la tôle grisâtre indiquent "*Route du Néant*". Prudence. Le décor de ce vide est identique au chemin parcouru, sinon que le cavalier s'est évanoui, emportant dans son mirage les martèlements du pic-vert.

Sans que vous n'y puissiez rien, la fragilité vous étreint. Le vent dans les cimes, le grincement de quelques branches rythmées par la houle, l'aboiement d'un chevreuil et un cri grave, répété, "*Oh !*", s'accorde au miaulement d'un ferraillage de chaînes... Tee-shirt collé de sueur, l'homme renverse des fûts dans la clairière... Tout près, un cheval solidement charpenté souffle des naseaux dans une bassine d'avoine. J'hésite à passer mon chemin, mais le type interrompt son labeur. La conversation s'engage. Il est l'un des débardeurs à traction animale que l'Office National des Forêts emploie dans ces parties du massif inaccessibles aux engins motorisés. Chaque jour, dix à douze heures, il manie des fûts de résineux longs de deux mètres trente, il "*récolte*" le bois abattu là par les bûcherons, quatre cents stères tirés à mains nues depuis qu'il s'échine, solitaire, dans ce coin de forêt : deux mois. Et autant à réunir encore. "*C'est lourd, dur, c'est tout ce qu'on veut ! fait-il,*

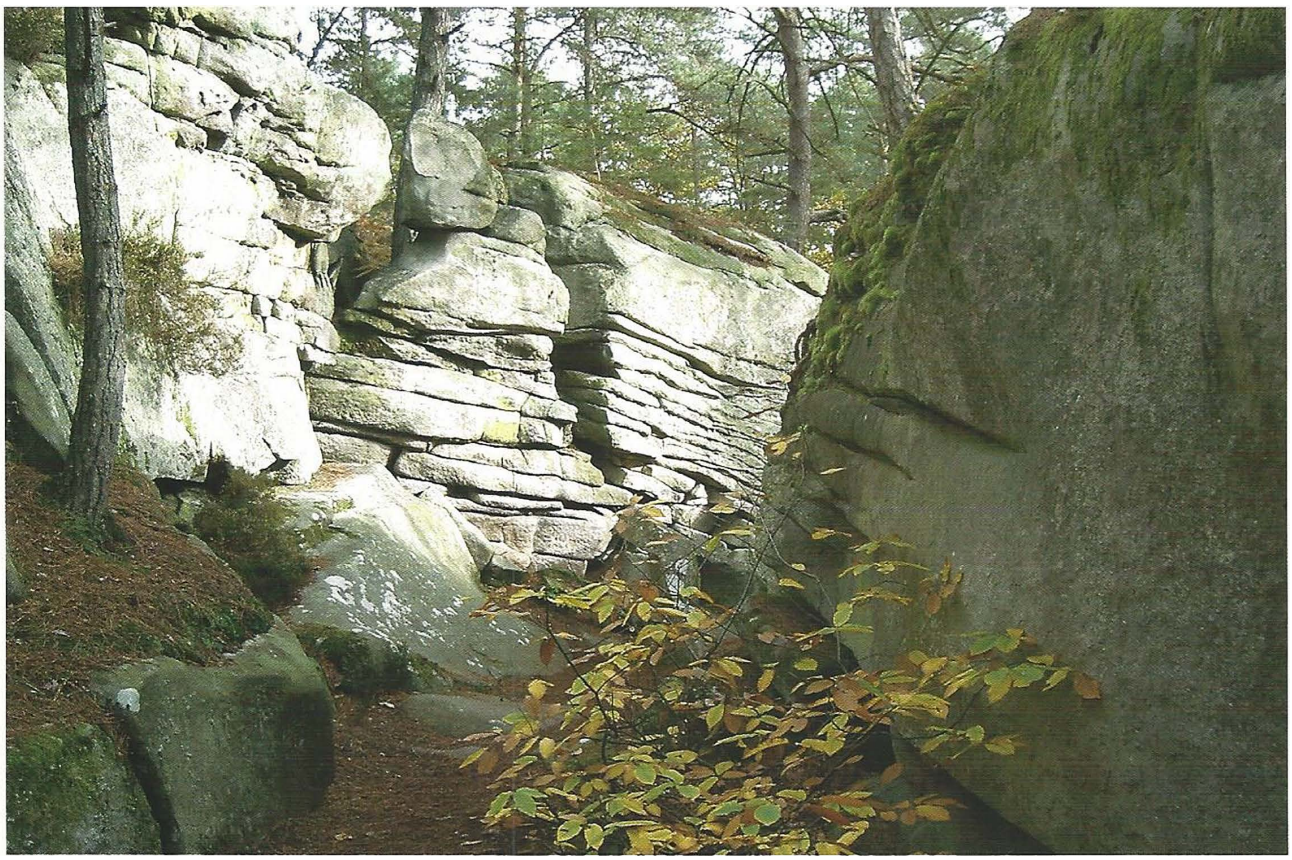

Fig. 2 - "...cette atmosphère de violence contenue, de désolation et de sérénité..." Le Restant du Long Rocher. (photo G. Beaux)

grillant le bout d'une cigarette. Ici, on ne s'imagine pas, mais je ne vous dis pas le décor là-bas ! Des rochers énormes... La forêt, vous l'apprenez en la fréquentant, en travaillant avec elle, pas une parcelle ne ressemble à l'autre, mais ce coin-là est beau comme l'antique..." Le son de la voix s'accroche dans les arbres, en suspens. "*Remarquez, j'aime travailler là. C'est intéressant, technique, et puis, je ne suis pas seul...*" Comme par hasard, le bourrin dresse le col, ébroue son épaisse crinière rousse. C'est Gamin, d'origine belge, des Ardennes précisément. "*Il semble lourdaud comme ça, mais c'est un athlète. Aussi têtu que moi. Nous avons bien besoin de notre hargne pour réaliser ce que nous avons à faire...*" (Fig. 1)

C'est son oncle qui lui a donné le goût de l'ancien métier. "*Comme il m'en parlait!*" Qu'il soit le dernier de sa commune de l'Yonne à travailler avec les chevaux ne change rien : "*Je n'ai jamais voulu faire comme les autres.*" Il écrase sa cigarette, précautionneux, puis s'empare d'un crampon de ferraille qu'il agrippe de vive force dans la chair d'un fût. "*Ca fait sourire, un gugusse avec un cheval dans la forêt, fait-il en basculant le pin sur un tas à côté du char, on se demande ce qu'il fout là, n'est-ce pas, avec toutes les techniques de pointe. Mais moi, j'y crois ! Avec Gamin, pas besoin d'ouvrir des coupes de six mètres dans les plantations pour frayer passage aux tracteurs. On passe partout, nous, et sans dégâts. Seulement, il faut aimer... Travailler sous la flotte, dans la neige...*" Tous deux forment, comme il dit, un "*binôme*". "*Trois ans ensemble dans cette galère, et quand je dis galère, c'est pour parler des chantiers harassants. Comme celui-ci. On a autant de mal l'un que l'autre, et ça soude l'amitié, si je me permets. Parfois, j'en bave tellement que je lui parle à mon cheval, et je sais qu'il me comprend. On se repose l'un sur l'autre, il passe n'importe où si je lui en donne l'ordre, il a confiance en moi, même s'il sent que c'est dangereux. J'ai confiance en lui : je tronçonne allongé entre ses pieds et il ne bronche pas. Nous sommes des forestiers, moi comme lui.*"

C'est la forêt. Une rencontre et tout vous paraît changé. Vous êtes sur la route de la Mort, trissant dans un océan de fougères traversé de silence, les pensées flottantes, dissoutes, en intimité surprenante avec la pinède. Un cortège de résine vous accompagne. Les nuages plombés gris roulent, mais c'est à peine si vous les remarquez tant les éléments réunis vous réconfortent. Au détour d'un chemin, quand d'abruptes masses rocheuses se dressent comme des murs, la surprise est toute de douceur. Je m'entends, euphorique "*Nous y voilà enfin.*" (Fig. 2)
L'Enfer-de-Dante... En millefeuilles ou dentelées, les roches arrondies, en falaises, dessinent un amphithéâtre accroché à l'abrupt d'une colline qui dévale, toute raide, fichée de chênes malingres au feuillage terne. Denecourt avait raison : le décor impressionne. Suivant ses indications, je lève les yeux vers le haut de l'Olympe pour saluer Enée et César, "*deux pierres des plus colossales dont les têtes altières dominent cette armée de titans*". Mais j'ai beau faire, je ne distingue rien d'autre qu'un enchevêtrement de rocs disloqués, enclavés, inquiétants dans leur improbable immobilité. Grottes, auvents, tunnels, cavernes. Là, une arcade surbaissée offre un passage dans un souterrain tortueux : "*Par moi l'on va dans la douleur éternelle ; laissez toute espérance à vous qui entrez*", prévient le guide Denecourt. Avez-vous l'idée de détourner le pas ? Le Sylvain vous en dissuade : "*Franchissons vaillamment cette porte qui ne peut être fatale qu'aux âmes qui ont*

l'horreur du beau. Oui, franchissons-la pour aller contempler le site dans sa partie la plus grandiose."

Ma curiosité est comme celle des mômes à bord du train fantôme, à la foire… Le sentier monte en lacets dans une gorge étroite, puis le décor s'ouvre tout à coup : un cirque naturel pentu est semé de blocs semblables à ceux qu'a lancés Hercule dans sa colère, il y a longtemps. Des morceaux de montagne fracassée, des formes de prodige par leur taille et leur nombre. Précipités, culbutés, ils semblent rouler encore alors qu'ils sont saisis en des images arrêtées, recouverts d'une gangue de mousse tendre éclairée des mauves et du roux des bruyères. Un cimetière d'éléphants sur lequel veille une foule de pins filiformes et de bouleaux argentés. Comment décrire cette atmosphère singulière de violence contenue, de désolation et de sérénité ? Il faudra que je revienne là avec les enfants, ils comprendront si facilement le ressort du romantisme absolu d'un Musset ou de Nerval. Dans la forêt de Fontainebleau, l'Enfer-de-Dante vaut mieux que les grises leçons d'histoire de l'art, mais les professeurs d'aujourd'hui se moquent bien des promenades de curiosité chères à Célestin Freinet. Théodore de Banville, l'ami de Mallarmé, l'hôte de Valvins-sur-Seine, fut ému par ce décor. Au diapason de son génie, le poète écrivit :

"Et vous, rochers sans fin, suspendus et croulants,
Sur qui l'oiseau sautille et qui, depuis mille ans,
Gardez avec douceur vos effroyables poses,
La mousse et le lichen et les bruyères roses
Ont beau vivre sur vous comme un jardin en fleurs,
Ne devine-t-on pas avec quelle douleur
Un volcan souterrain, indigne d'être esclave,
Vous a vomis jadis avec un flot de lave."

"Chaos : confusion générale de la matière avant la création du monde", dit le Petit Larousse illustré. L'auteur de la notule du dictionnaire a cru bon d'assortir la définition de cet exemple séduisant: "…le chaos de blocs de grès de la forêt de Fontainebleau."

Long-Rocher, Apremont, Rocher Saint-Germain, Gorge-aux-Loups… Tumultes de rocs amoncelés, déchiquetures d'arêtes griffant le ciel, ou bien alors répandus en cascade sur les pentes, au bas des vallées… Il n'est personne à qui ne vienne à l'esprit que ce chaos ne fut pas toujours en cet état. Qu'était donc cette masse à l'origine ? Quel mouvement en est venu à bout, la brisant en une infinité de blocs sur un espace aussi considérable ? Joseph-Marie de Lassonne en 1774, Albert Mary en 1922, les savants Malesherbes, Cuvier, Brongniart, Elie de Beaumont, le baron d'Espiart de Colonge et le commandant Barré ont tous avancé leurs interprétations, mais l'histoire des rochers de Fontainebleau restera longtemps la question la plus obscure et la plus débattue de la géologie mystérieuse de l'Ile-de-France. Les savants d'aujourd'hui s'accordent : ici, pas de révolution catastrophique, pas plus diluvienne que sismique…

Voici trente millions d'années une mer s'étendait là. Les sables, arrachés au continent, s'accumulent dans ses fonds, puis l'eau se retire lentement, précautionneuse presque, avant de disparaître tout à fait. Affouillant l'épaisseur des flancs sableux, hauts de cinquante mètres pour certains, le vent façonne des dunes parallèles. Mais la géographie change encore : l'immense lac d'eau douce de Beauce, fruit des ruissellements et des orages, submerge la région. En quelques millions d'années, les laves, des langues de boue s'amoncellent, s'ourlent de végétation, une véritable gangue couvre les dunes, les emprisonne, les enveloppe d'un épais sédiment calcaire. Aujourd'hui, les racines fossilisées qui affleurent dans les sables témoignent de la végétation riveraine des anciens lacs. Au sommet des gorges et des montagnettes, le calcaire accumulé supporte des sols de l'ère tertiaire, alors que plus bas, le sable cimenté forme des dalles de grès dans l'axe des dunes. Au cours des deux derniers millions d'années, la région se hausse, se soulève, et la couverture calcaire craque, s'efface, érodée par endroits, livrant les grès et les sables à l'action de la pluie et des vents. Les dalles se brisent quand le sable dispersé ne les soutient plus, et des labyrinthes naissent dans les blocs fracturés. Parfois, le grès feuilleté s'abat en énormes jeux de cartes, s'effondrant plaque par plaque les unes sur les autres, tandis qu'ailleurs elles dévalent les pentes et se fracassent en chaos. Les voilà, les hautes murailles démantelées qui formèrent crêtes quand les bancs de grès se sont effondrés sur eux-mêmes. Les flancs de ce ravin bosselé de rochers déglingués sont nés pareillement.

Je me prépare à lever le camp, quand, fait exprès, les nuages se déchirent, dévoilant un carré de bleu. Le décor sombre s'illumine, éclaboussant les bouleaux de teintes jaunes. Les grès couchés çà et là s'animent d'ombres et de lumière. Rongés par l'érosion, les blocs se transforment en grenouilles, tortues, lézards, les animaux mythologiques de la déesse Latone, formidables fantaisies. Pas un écrivain qui n'ait succombé au charme fasciné de ces animaux de pierre, et les littérateurs, enfantins visionnaires, puisèrent des mots enthousiastes dans leurs encriers. Les Goncourt, George Sand, Alfred de Musset, Gustave Flaubert et Hippolyte Taine, Michelet, Stevenson le "*bohémien*", Henri Murger, le chansonnier Béranger et le père Hugo lui-même, et tant d'autres à la plume moins légère sacrifièrent à la métaphore pour dire ces chaos. Ces vers anonymes, pour s'amuser un peu

"Dans cette forêt séculaire
Certains rochers ont l'air mauvais.
Ils rient de leur mufle épais
D'obscurs froncements de colère.
Gercés de squames, on dirait
Des monstres d'avant le déluge
Se survivant dans le refuge
De la séculaire forêt.
Dans la bruyère, sous les ormes,
Mammouths aux yeux pétrifiés,
Ceux-là ruminent, appuyés
Sur leurs courtes pattes difformes.
Cette fente, où le blanc surgeon
D'un bouleau fin dressé, sa tige
Ayant l'air d'une gueule, érige
Le dard menaçant d'un dragon,
C'est toute une harde en arrêt
Où la monstruosité trône.
Vieil effroi, primitive faune
De la millénaire forêt."

Grands et moindres artistes sont les seuls mortels capables de dire l'irréel, de façonner les rêves des humains. Et n'est-ce pas à la pointe est du Long-Rocher que le colonel Juncker, officier sans éclat en villégiature à Moret-sur-Loing, et son ami Ganot, médecin de campagne, aperçurent une chose bien étrange saisie dans l'épaisseur d'une roche caverneuse, "*un cheval pétrifié ayant à côté de lui son cavalier couché, également pétrifié et armé d'un casque de fer ?*".

■ ***Anne Vallaeys,***
extrait de "La Voix de la Forêt" 2000/1

N.D.L.R. : Anne Vallaeys vit en Ile-de-France. Elle fut journaliste à Libération de 1973 à 1981. Romancière, elle est l'auteur des trois volumes composant la saga des "Barcelonnettes" au Mexique, écrits avec Alain Dugrand (éd. Jean-Claude Lattès). Elle a publié quatre autres romans : "Agua Verde" et "Coup de Bambou", éd. Payot) ; "La Mémoire du Papillon" (éd. Flammarion) et "Rue de la République" (avec Alain Dugrand, éd. Grasset). Préoccupée par les questions liées à la nature, elle publie, en 1993, un document "Sale temps pour les saisons" (éd. Hoebeke), consacré à l'intolérance des sociétés modernes à l'égard du temps qu'il fait.

Nous remercions Anne Vallaeys d'avoir accepté la reproduction, dans cette revue, de quelques pages de son tout récent livre "Fontainebleau, la forêt des passions".
Nous remercions également les Editions Stock qui ont autorisé cette reproduction.